

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-7439-8

© Paul Bury

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration de couverture : © Paul Bury

Vent de guerre

Vent de Guerre

Paul Bury

Les chroniques du royaume de Solaris

Chapitre Un

Un parvenu.

Le bruit était insoutenable dans la baie d'embarquement principale du Triomphant. C'était la galéasse amirale des Mousquetaires Gris, l'une des quatre légions constituant la garde royale.

Des quatre légions, celle des Mousquetaires Gris était surtout réputée pour ses qualités martiales dans le combat d'infanterie en plein espace : l'abordage de stations spatiales, la capture de croiseurs stellaires, les reconnaissances d'espaces confinés et solitaires au beau milieu du vide intersidéral n'avaient aucun secret pour elle, et cela se voyait à l'organisation de sa flotte spatiale. Là où les mousquetaires Noirs disposaient d'une flotte surtout orientée vers la mise à terre d'un effectif important pour des combats de surface sur des planètes ou satellites, la légion des mousquetaires gris, forte d'environ six-milles mousquetaires - ce qui, en ajoutant les équipages des vaisseaux et tout le soutien nécessaire à la vie de la légion représentait un effectif de près de cent-mille hommes - avait une flotte de guerre considérablement plus orientée vers le combat de vaisseau à vaisseau et si elle disposait de quelques flûtes et barges d'assaut de surface ainsi que de petites navettes de mise à terre, et de vaisseaux d'appui tactique suborbital, elle concentrait surtout de nombreuses frégates d'abordage appuyées de

croiseurs de batailles qui encadraient l'imposante galéasse amirale.

Ce jour-là, pour la première fois depuis fort longtemps, toute la flotte de la légion était rassemblée et faisait route vers un point de rassemblement encore inconnu, où, disait la rumeur, se retrouverait toute la garde royale autour de la station-citadelle du maréchal général de la Garde. De mémoire de mousquetaire, un tel rassemblement ne s'était pas produit depuis le sacre de Ludovic et la guerre qui avait suivi avec Alpha du Centaure, et qui s'était achevée depuis maintenant presque vingt ans.

Bien sûr, avec les progrès de la science et les modifications génétiques et techniques que subissaient les membres de la garde royale, la plupart des mousquetaires servait au sein de la légion pendant près de cent ans avant de jouir, pour les rares survivants, d'une retraite bien méritée. Aussi presque tous à bord du Triomphant avaient connu le précédent rassemblement. Tous se demandaient si la rumeur était fondée et quel pouvait bien être le motif d'un rassemblement aussi extraordinaire.

Certains avançaient l'idée d'une montre générale, soit pour présenter les armées au prince royal, soit pour calmer les ardeurs des Centauris, qui depuis quelques mois semblaient se préparer activement à la revanche de la dernière guerre qui les avait vus se faire écraser militairement, même si les termes de la paix avaient été très mesurés, le roi Ludovic espérant bien finir par conclure un traité d'amitié avec ces fiers soldats, afin de pouvoir reprendre l'extension humaine en direction de galaxies plus éloignées ou plus difficiles à conquérir.

L'homme qui cherchait sa barge d'embarquement dans le brouhaha de l'immense baie où le bal des navettes et corvettes de liaison se faisait incessant, avait lui aussi vécu la précédente montre générale, mais pas au sein de la Garde Royale. Il était encore jeune, même aux standards humains, mais ses quarante années lui donnaient un air presque juvénile au milieu de ces soldats souvent centenaires ou proches de l'être.

A l'époque du couronnement de Ludovic, il n'était dans l'armée que depuis quelques années à peine, jeune cadet au sein d'un régiment d'infanterie, même si le 35^e Luna, régiment princier, faisait déjà figure de régiment d'élite au sein des troupes régulières - il avait des états de service plus que flatteurs, mais rien de comparable aux unités de la Garde Royale.

Normalement, un jeune officier comme lui, issu d'une toute petite noblesse provinciale et désargentée, n'aurait eu aucune chance d'être affecté à la Garde Royale. Mais lors de la dernière guerre, le prince de Luna, fils du roi Ludovic, qui commandait le 35^e Luna, avait failli être tué dans une embuscade, et c'était la section du lieutenant Slavis qui lui avait permis de se sortir de cette périlleuse situation. Convoqué par le roi qui lui avait demandé comment le remercier, il avait ingénument demandé sa mutation au sein des Mousquetaires Gris, laquelle lui avait été aussitôt accordée, bien que ce fût normalement une unité exclusivement réservée au service des cadets des familles les plus nobles de Solaris. Au sein de la garde, les simples soldats étaient des combattants nés, qui préféraient servir comme volontaires dans l'une des quatre Légions plutôt que de commander une compagnie de

réguliers.

Cet élitisme était un peu moins sensible chez les Mousquetaires Gris, raison pour laquelle Slavris avait demandé à y servir. Il s'attendait à être rétrogradé comme simple volontaire, mais non, le roi en personne l'avait confirmé dans son grade de lieutenant, ce qui n'avait pas manqué de provoquer des remous au centre de recrutement des Mousquetaires Gris.

Malgré cela, Slavris avait parfaitement réussi son entraînement spécifique, tout comme il avait parfaitement supporté les modifications génétiques que subissaient les candidats à la Garde Royale, et c'était avec en poche un brevet de chef de section durement obtenu qu'il s'était présenté ce matin-là à la baie d'embarquement. Il quittait enfin l'entraînement pour retrouver les unités combattantes, après cinq ans d'efforts et de réflexions désagréables de ses instructeurs quant à sa petite extraction.

Il était affecté à une compagnie d'assaut stellaire, qui agissait en isolé sur une frégate d'intervention. Cette affectation lui convenait parfaitement : il se disait qu'il serait sans doute mieux accepté dans une de ces unités isolées où l'état d'esprit était souvent plus familial qu'au sein des gros bataillons jamais très éloignés de l'étiquette de cour.

Il n'en était pas moins tendu, sachant que son accueil à bord serait sans doute très froid, et qu'il lui faudrait rapidement se montrer à la hauteur de ce que l'on attendait de lui pour se faire réellement une place au sein de la Garde Royale.

– Slavris ! Lieutenant Slavris !

Le jeune officier se retourna et vit que c'était le comte Fitz-John qui l'avait ainsi interpellé, le chef de corps du bataillon d'instruction dont il venait juste de se croire enfin débarrassé. Fitz-John était un vieux soldat blanchi sous le harnais, qui avait participé à un nombre incroyable de campagnes et d'assauts stellaires. Le bruit courrait qu'il tenait plus du robot que de l'être humain, ayant dû faire appel à la chirurgie bionique de nombreuses fois pour recouvrer son aptitude au combat après ses très nombreuses blessures. Il était un officier respecté, pour ne pas dire adulé, de la troupe, même s'il se montrait très dur et intransigeant avec la discipline - mais d'un autre côté, on ne rejoignait pas la Garde Royale pour y mener une vie de bohème. Fitz-John s'était montré particulièrement infect avec Slavris tout au long de son entraînement, comme s'il lui en voulait plus que tout autre de n'être qu'un obscur parvenu.

Slavris le salua à six pas, et constata avec étonnement que l'homme avait le sourire.

- Je suis venu vous souhaiter bonne chance, mon gars, lui dit cordialement le comte en lui tendant une main chaleureuse.
- Merci mon colonel, lui répondit le jeune lieutenant un peu décontenancé.

Fitz-John soupira et laissa son regard errer vers la navette de liaison, où un sous-officier attendait nerveusement que le lieutenant vînt se présenter à l'embarquement.

- Ce n'est pas un hasard si j'ai été une peau de vache avec vous, Slavris.

– Je comprends mon colonel, ma faible extraction...

– Vous n'y êtes pas du tout, l'interrompt le vieux soldat avec un petit rire. Ce n'est pas un hasard non plus si je vous ai fait affecter à la compagnie du capitaine de Wihr, si vous voulez tout savoir.

Il fit une pause, savourant son effet devant la surprise du lieutenant. Slavris pensait que son affectation à la 2^e compagnie d'abordage avait été le fruit du hasard, ainsi que de son classement final, et non pas la volonté de son chef instructeur.

– La compagnie de Wihr est une excellente compagnie. La meilleure en abordage spatial, la crème de la crème. C'est pour ça que je vous y ai affecté.

– Je ne comprends pas mon colonel, osa timidement le lieutenant.

– Vous êtes le meilleur officier que j'ai vu dans ma carrière. C'est pour ça que je vous ai poussé dans vos derniers retranchements. C'est pour ça que je vous affecte chez un capitaine qui saura tout autant vous pousser dans vos derniers retranchements.

Fitz-John montra d'un geste de la main l'incessant ballet des navettes spatiales.

– Regardez bien Slavris. Vous n'êtes quand même pas assez naïf pour croire qu'on fait de tels préparatifs pour une simple montre générale, non ? La guerre arrive, fiston, et elle arrive à grands pas. Vous n'aurez pas à attendre longtemps pour confirmer dans la Garde Royale vos états de service de la régulière, croyez-moi.

– Merci, mon colonel.

– Un officier de la Garde ne remercie pas, Slavris. Il n'a que ce qu'il mérite. Vous aurez le temps de me maudire mille fois de vous avoir envoyé à la 2^e compagnie de la première cohorte quand vous ferez votre premier abordage spatial. Maintenant, filez, ou vous allez rater votre navette. Et tâchez de rester en vie.

Slavris salua le colonel sans rien répondre et le fixa droit dans les yeux, d'un regard qui en disait long. Fitz-John opina silencieusement du chef, lui rendit son salut et lui tourna le dos sans plus de cérémonie. Aussitôt, le sergent qui attendait au pied de la passerelle vint trouver Slavris et le salua.

– Mon lieutenant, nous devons décoller immédiatement.

– Très bien, je vous suis, répondit distraitements l'officier.

Le Vendôme était une frégate d'abordage assez petite, qui accusait un peu le poids dans ans. Elle gardait cependant un aspect agressif et impressionnant, avec son énorme éperon, et, sur les flancs, juste au dessus des batteries de canons alignées, les sabords de lancement des câbles d'assaut et des modules de pénétration de choc. Pendant toute la phase d'approche de la navette de liaison, Slavris avait contemplé son nouveau lieu d'affectation avec une fascination un peu angoissée. Il n'avait jamais été embarqué auparavant, le 35^e Luna étant encaserné sur la face éclairée de la Lune, face à la Terre, ne prenant les vaisseaux de la flotte que lorsqu'il s'agissait d'être transporté sur une planète en proie

aux combats. Seule la Garde Royale disposait du redoutable privilège de posséder sa propre flotte, car c'était à elle que revenaient les entrées en premier, que ce soit pour conquérir une tête de pont ou pour pénétrer de vive force sur une station orbitale ou un vaisseau ennemi. Slavris avait participé à plusieurs assauts orbitaux, et un ou deux assauts de bord à bord, mais toujours en deuxième vague, pour venir relever la garde qui, une fois le premier choc donné, se repliait généralement pour se constituer en réserve pour les coups durs. De fait, en rejoignant les Mousquetaires Gris, Slavris ne changeait pas seulement de monde militaire, mais aussi de métier à proprement parler. Ce défi avait quelque chose de vertigineux.

Lorsque la navette s'engagea dans l'ouverture de la principale baie d'amarrage de la frégate, il ne put que constater combien celle-ci semblait minuscule en comparaison de celle de laquelle il avait décollé une heure plus tôt.

La baie était encombrée de petites navettes de liaison, et de transporteurs. Les chasseurs d'appui tactique étaient absents, et le lieutenant pensa qu'ils devaient avoir leur propre baie de lancement, non loin des sabords d'abordage.

– Nous allons atterrir, mon lieutenant, lui dit le sergent. C'est votre première affectation sur le Vendôme ?

– Oui.

– Il a l'air vieux, comme ça, mais il est encore bigrement efficace. L'une des frégates d'abordage les plus rapides et manœuvrables de la flotte. Un sacré avantage pour attaquer là où on veut et prendre l'ennemi au

dépourvu.

– J'en suis sûr, répondit Slavris en souriant.

Il était toujours réconfortant de voir qu'un homme était fier du bateau sur lequel il servait.

– Vous êtes à la compagnie de Wihr, aussi ? demanda le lieutenant sur le ton de la conversation.

– Plus maintenant, j'ai servi quarante-quatre ans à la première section, mais j'ai perdu mes deux jambes lors de la dernière guerre. Alors maintenant, je sers sur l'équipage de la frégate, comme largueur de module de pénétration. Peut-être que c'est moi qui vous larguerai au prochain assaut.

Slavris sourit à nouveau. Il constatait avec plaisir que le sergent semblait se moquer de sa petite noblesse comme de son premier fusil laser.

– Oui, c'est bien possible.

– Vous savez, c'est rageant de ne plus pouvoir être avec les copains quand ils abordent. J'ai l'impression d'être un planqué.

Un voile d'ombre était passé dans les yeux du sous-officier.

– Je comprends, répondit le lieutenant. D'un autre côté, c'est essentiel d'avoir un largueur qui soit de la maison, les gars savent qu'ils peuvent compter sur vous pour les envoyer au bon endroit et les ramener en un seul morceau. Je suis sûr que vos camarades préfèrent vous avoir au bout du fil plutôt qu'un gars de la marine.

– Ha oui, ça c'est sûr, acquiesça le sergent un peu ragaillardi. Parce que même si l'équipage du Vendôme fait presque partie de la Garde, ben... ben ce sont quand même des marins, quoi.

Il y eut un petit choc quand les patins de la navette touchèrent le sol de la zone de poser. Le sergent reprit sa contenance normale.

– Nous sommes posés. Bienvenue sur le Vendôme.

Quand la rampe s'ouvrit dans un grondement sonore, Slavris constata qu'un sous-officier d'allure relativement jeune l'attendait au pied de la navette. Il le salua réglementairement avant de se présenter.

– Mes respects, mon lieutenant. Je suis le sergent-chef Wilson, le sous-officier adjoint de la deuxième section. Je serai votre adjoint.

– Bonjour, chef, lui répondit cordialement Slavris en lui tendant la main. Lieutenant Slavris, nouvellement affecté à la compagnie de Wihr.

– Vos bagages seront emmenés dans votre cabine directement, mon lieutenant, je vais vous conduire au bureau, et ensuite chez le capitaine, qui vous recevra dans un quart d'heure.

– Très bien, je vous suis.

Les deux hommes quittèrent la baie d'embarquement et empruntèrent une série de coursives étroites et assez sombres, ainsi que plusieurs ascenseurs. La frégate semblait petite en comparaison des autres vaisseaux de la flotte, mais quand il fallait se déplacer à l'intérieur, le fouillis de couloirs et de coursives semblait la rendre tout à la fois

immense et étriquée.

– Ça paraît toujours compliqué la première fois, sourit Wilson. Mais on se repère vite dans les couloirs. Au demeurant, les locaux de la compagnie sont bien regroupés, et à proximité immédiate du centre opérations et des modules de largage. Du coup, nous ne nous rendons que très rarement dans les niveaux inférieurs, qui sont plutôt le territoire des marins.

Ils arrivèrent bientôt à un étage qui semblait mieux éclairé et un peu plus vaste. Les couloirs étaient suffisants pour permettre à des hommes en scaphandre d'assaut de se croiser et de rejoindre les baies de largage, les murs étaient couverts de souvenirs de campagnes, de photos des hommes, de râteliers d'armes : on entraît dans le territoire de la compagnie, et immédiatement, Slavris se sentit plus à son aise, reconnaissant dans la décoration les mêmes traits que ceux qui avaient caractérisé celle de la compagnie dans laquelle il servait sur la Lune.

Le sous-officier guida Slavris vers le bureau du chef de section. Il n'y avait pas grand monde dans les couloirs, malgré l'heure avancée de la matinée en temps terrien, qui était la référence pour rythmer la vie lors des voyages spatiaux.

– Vous ne verrez pas la section ce matin, mon lieutenant, elle est à l'instruction avec les chefs de groupe. On fait du drill sur les modules de largage. Lors de la dernière opération, ça ne s'est pas très bien passé, et c'est ce qui nous a valu la mort du lieutenant Klempe. Les gars sont très affectés par sa perte, même si elle remonte à plus d'un an. Vous aurez à recréer un nouvel état d'esprit, si vous voulez mon avis.

– C'est vous qui avez assuré le commandement jusqu'à présent, chef ?

– Oui mon lieutenant.

Ils entrèrent dans le bureau, où se trouvaient des tables de travail, pour le chef de section et son adjoint, lesquelles étaient très en désordre. Slavris fit du regard le tour de la pièce. Des dossiers, une bibliothèque, des caisses de matériel, des fanions aux murs, quelques photos, des parchemins honorifiques vantant les actions héroïques de la section : c'était un bureau de chef de section comme tous les bureaux de chef de section du monde ; de ce point de vue, la Garde ne faisait pas exception. Slavris avala sa salive, un peu nerveux, il était temps d'entrer dans le vif du sujet.

– Si vous avez assuré l'intérim depuis un an, vous ne devez pas être emballé de me voir ainsi vous piquer votre place.

Le sous-officier le regarda d'un air incrédule puis sourit franchement.

– Vous rigolez, mon lieutenant. J'attendais votre arrivée avec impatience. Je suis un abruti, moi, cadet de famille, pas d'école ou presque, j'ai rejoint les Mousquetaires Gris comme cadet-tambour à quinze ans, et j'ai été affecté en unité opérationnelle à 18 comme simple soldat. Donner des ordres, j'y arrive, planifier l'instruction aussi. Quand le lieutenant a été tué, j'ai réussi à ramener les gars sans casse supplémentaire, mais là franchement, la paperasse, les relations avec les autres chefs de section, tout ça, ce n'est vraiment pas mon genre. C'est pas un travail pour moi. Pas encore, en tout cas.

Le chef planta son regard bleu acier dans celui de Slavris, un regard

simple et franc, celui d'un homme encore jeune mais marqué par ses expériences de guerre, et d'un homme allant à l'essentiel. Pourtant, Wilson semblait un peu gêné. Slavris décida de crever l'abcès.

– Vous avez quelque chose sur le cœur, chef. Allez-y, dites-moi.

– En fait, les gars de la section, tout comme moi, nous sommes surtout curieux de savoir ce qu'un officier de la régulière va donner dans la Garde. Vous savez, ici, aux mousquetaires gris, notre fond de commerce, c'est l'abordage spatial, pas tellement le genre de choses auxquelles vous avez dû être habitué.

– Non, c'est vrai, concéda le lieutenant.

– Ceci dit, on s'est renseigné un peu sur votre passé. J'espère que cela ne vous gêne pas ?

– Non, j'aurais fait la même chose. On a toujours envie de savoir à qui on va avoir à faire.

Le chef sourit, un peu rassuré.

– Oui, exactement. J'ai un copain instructeur sur le Triomphant. Il nous a dit qu'au stage chef de section, vous étiez au top du top.

Slavris sourit, un peu gêné. Il avait en effet obtenu de bons résultats, mais on lui avait toujours laissé sentir que c'était accidentel ou immérité.

– Et puis on a aussi appris comment vous avez été muté chez nous, en sauvant la vie d'un prince de sang avec votre section. C'est quand même quelque chose, ce que vous avez fait.

Slavris fit la moue. Au fil du temps, cette action avait été un peu enjolivée par la propagande.

– En fait, répondit-il, nous n'avons rien fait d'extraordinaire : on a fait le cercle autour du patron et on a tiré dans le tas jusqu'à l'arrivée des renforts. La littérature officielle a considérablement exagéré l'affaire.

– Ça n'a pas d'importance, objecta le sous-officier adjoint dans un haussement d'épaules. Ça a mis les gars en confiance, c'est ça le principal.

– Justement, reprit Slavris au vol. Comment perçoivent-ils l'arrivée à leur tête d'un officier de si faible extraction qu'il n'a servi à présent que dans la régulière. Aux standards normaux, je n'aurais même pas été affecté comme simple soldat aux Mousquetaires Gris. Et vous, chef, comment vous voyez cette affectation ?

– Franchement, mon lieutenant, dit Wilson d'un air amusé, ici tout le monde s'en fout. A la 2/1, on ne connaît qu'une seule hiérarchie, celle du grade, pas celle des origines. Et on ne respecte qu'un seul type d'homme : celui qui fait bien son job. Ce qu'il faut, quand il faut. Le reste, on laisse ça aux planqués et aux crétins de la cour.

Slavris éclata de rire.

– Bon, je vois que les soldats sont tous les mêmes, dit-il finalement.

– Bien sûr, à quoi vous attendiez-vous ? Vous savez, on a beau être génétiquement améliorés, disposer d'un super matériel et faire partie de la crème de l'élite... A chaque opération, on perd des hommes, des copains. Ça rabat rapidement de la superbe de ceux qui se croient

meilleurs parce que super nobles. Les balles et les lasers nous tuent de la même manière que les roturiers.

– Je vois. Et le capitaine, lui, il pense la même chose ?

– Il vous le dira lui-même, l'heure de votre rendez-vous est arrivée.

– Mettez-vous au repos, mon lieutenant.

Slavris se détendit un peu et se mit au repos, pour jauger le visage du capitaine de Wihr. Le commandant de la deuxième compagnie d'abordage semblait assez âgé, sans doute pas autant que le colonel Fitz-John, mais il était clairement un vétéran, qui devait avoir dépassé le siècle de service depuis déjà un bon moment. Cela n'étonna pas beaucoup Slavris : il n'était pas rare, à la Garde, que les officiers refusent des promotions pour conserver leur commandement, au risque de se retrouver bloqués dans leur carrière, mais avec l'avantage majeur d'éviter le plus longtemps possible une mutation en état-major ou dans les bataillons d'instruction.

Pour autant, et quel que fût l'âge réel du capitaine, ainsi que sa durée de service actif, il n'en gardait pas moins un œil d'une grande vivacité, et une stature de guerrier qui avait encore de quoi impressionner mêmes des jeunes loups de la garde. Son visage émacié, son regard perçant, montraient qu'il avait encore toute sa place au sein d'une compagnie dont il devait par ailleurs sans doute être le plus ancien, à l'exception peut-être du sergent-major - tant il était de notoriété publique que les sergents-majors n'étaient pas affectés dans une unité, il

n'appartenaient pas à une unité, ils étaient l'unité eux-mêmes.

– Asseyez-vous, Slavris.

Le lieutenant soutint le regard du capitaine sans marquer la moindre gêne, alors que ce dernier l'étudiait attentivement.

– Prêt ?

– Bien sûr, mon capitaine.

– Vous avez demandé à venir dans une compagnie d'abordage, et le colonel Fitz-John a fait le reste en vous affectant ici. Pourquoi ce choix d'une compagnie d'abordage ? Rien n'est plus étranger à votre ancienne fonction que celle-ci.

– Pardonnez-moi, mon capitaine, mais je ne suis pas d'accord. J'ai déjà combattu dans des vaisseaux, sur des planètes, dans des souterrains... les fondamentaux du combat d'infanterie restent toujours les mêmes. Ce qui changera, ce sera l'assaut en premier, mais c'est tout.

– Bien répondu, en effet, ce n'est qu'une nouvelle technique à maîtriser, et les fondamentaux ne changent pas. Mais ce n'est pas une technique anodine non plus.

– Je n'ai rien dit de tel.

– Et vous n'avez pas répondu à ma question. Pourquoi une compagnie d'abordage ?

Slavris prit son inspiration, il allait enfin savoir ce que le capitaine de Wihr pensait de lui.

– J'ai voulu une compagnie en frégate isolée pour plusieurs raisons. D'abord parce que je pense que j'y trouverai une ambiance plus familiale. Sur la Lune, j'étais en compagnie de poste isolée, et j'aimais bien l'état d'esprit qui en naît.

– Continuez.

– Ensuite, mon capitaine, et outre le fait que l'abordage représente un défi certain pour un officier venant de la régulière, qui va me forcer à aller au-delà de tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, je me suis aussi dit que c'était dans une compagnie d'abordage que j'aurais le moins de difficultés à faire oublier le fait que je ne suis que chevalier, et que j'arrive de la régulière.

Le capitaine réfléchit un instant, avant de répondre posément.

– C'est vrai, Slavris, vous êtes un parvenu. Vous avez été affecté chez nous au culot, car pour ma part je pense que votre exploit de sauver le prince n'a rien de si extraordinaire que cela.

Slavris déglutit, au moins, maintenant, il était fixé. Du moins le croyait-il. Mais le capitaine reprit sur un ton neutre :

– J'ai été sensiblement plus impressionné par les embuscades que vous avez montées lors du siège de la constellation d'Orion et des raids de conquête des portes de Scyllia sur Mars, lors de la dernière guerre. Ça demandait plus que du simple courage, comme pour le sauvetage du Prince. Ça demandait un vrai sens tactique. Et c'est cela dont a besoin un chef de section en compagnie d'abordage : de bon sens tactique.

Les deux hommes se turent un instant, et le capitaine se leva pour

regarder l'espace depuis le hublot de sa cabine.

– Je me fous de vos titres de noblesse, reprit-il finalement, comme à peu près tout le monde ici, alors sortez cette question de votre esprit. Je ne veux plus vous entendre l'évoquer. J'attends de vous que vous vous mettiez au boulot, et vite, car ce n'est pas ce qui manque à la deuxième section.

– Comptez sur moi, mon capitaine.

Wihr se rassit derrière son imposant bureau, et plongea à nouveau son regard dans celui de Slavris, après avoir consulté un dossier volumineux.

– Votre dossier de carrière indique que vous avez un sens de la discipline poussé et que vous avez un sens du commandement à la fois familial et rugueux. Tant mieux, c'est ce qui manque à la section, depuis que le lieutenant Klempe a été tué. C'est d'autant plus vrai que c'est une faute collective de la section qui a eu raison de leur lieutenant. Ils ont du mal à s'en remettre. Donc autant vous prévenir tout de suite : la prochaine mission sensible est pour votre pomme ; il faut que les gars se remettent dans le bain. D'ici là, il faut me remettre de l'ordre dans le dispositif.

Wihr fouilla le regard impassible de Slavris avant de reprendre :

– Le chef Wilson est un bon sous-officier adjoint, mais pas encore au niveau pour assurer le commandement d'une section. Trop familier avec la troupe, trop désorganisé dans la paperasse et la planification de l'instruction. Encore une quinzaine d'années comme sous-officier

adjoint, et on pourra penser à lui confier une section, mais là, c'est beaucoup trop tôt.

- Il en a conscience, mon capitaine, c'est la première chose qu'il m'a dite.

- Ça ne m'étonne pas, c'est un gars humble et conscient de ses qualités. D'ailleurs ne vous y trompez pas, au combat ou pour le quotidien du matériel de la section, vous ne trouverez pas mieux sur le Vendôme.

- Très bien mon capitaine, je vais m'y mettre de ce pas. En espérant que la mission sensible ne tardera pas trop à venir.

- On verra bien. Je vous laisse entre les mains des lieutenants qui s'occuperont de vous pour cet après-midi. Vous ne prenez officiellement vos fonctions que demain matin. Il y a un cérémonial à respecter.

- Reçu mon capitaine.

Slavris de leva et salua le capitaine, qui, à son grand étonnement se leva aussi, fit le tour du bureau et lui tendit la main, tout en lui envoyant une bourrade dans l'épaule de l'autre main.

- Bienvenue à la grande 2, mon gars. On avait besoin d'un peu de sang neuf.

Lorsqu'il sortit du bureau, rassuré par l'attitude à la fois bourrue et bienveillante de son nouveau chef, Slavris constata que les trois autres chefs de section et le sergent-major l'attendaient dans le couloir.

– Et voilà le bizuth, dit jovialement celui qui semblait être le plus ancien, au moins en grade, des chefs de section, sans doute le lieutenant en premier.

Slavris sourit et lui tendit la main. Il constata là encore avec plaisir que tous affichaient un air amical.

– Allez, radine-toi, on va boire un coup à la popote, avant le repas avec le vieux.

Le groupe partit le long de la coursive pour rejoindre la pièce où se trouvait le bar de la compagnie, et pendant le déplacement, Slavris fut interrogé courtoisement sur le voyage, la fatigue... questions de pure convenance avant d'attaquer les sujets sérieux, ce qui, traditionnellement, ne se faisait qu'avec une boisson à la main.

La popote de la compagnie était richement décorée d'une multitude de souvenirs ramenés de toutes les campagnes des derniers siècles. Au fond de la pièce, dans un endroit plus sobre, se trouvait l'holomémorial, où l'on gardait le souvenir de tous les membres de la compagnie tués au combat. Cela se faisait dans toutes les compagnies du monde, mais dans cette salle, la mise en scène de l'holomémorial, devant un tenture de velours noir, avec les synthécièrges de part et d'autre de l'écran, semblait plus mystique et grave encore qu'ailleurs, presque teintée d'une dimension religieuse.

– Bière Lunaire pour tout le monde, en l'honneur de l'homme de la lune, commanda le lieutenant en premier.

Quand tous furent servis, il reprit la parole :

– Bienvenue parmi nous, moi, c'est Howard McDonagh. Le chef de la S3, c'est Mark Clarkstone, notre rabat-joie en chef. A la S4, c'est le lieutenant Luis de Montialdo, qui réussit à être plus vieux que tous les chefs de section et le vieux réunis. En fait, c'est simple, il n'est pas de la même promotion que Vendôme, c'est Vendôme qui était dans sa promo !

Slavris lui accorda un sourire face à cette plaisanterie éculée. Mais Howard redevint subitement sérieux.

– Il n'y a pas de S4 comme celles des compagnies d'abordage, dans la régulière dont tu viens. La S4, c'est une section de gros lourdauds engoncés dans un quarteron de méchas de type "Hurricane" ou "Thunderbolt", et encadrés par d'autres finauds en scaphandres tactiques à côté desquels nos scaphandres de combat ressemblent à de simples côtes de mailles. Bref, si tu es dans la panade, c'est la S4 qui te sortira de là. Notre assurance vie, vu qu'en assaut de bord à bord, on en peut pas prendre d'équipements lourds...

– Autant te dire que t'as intérêt à être bien avec moi, coupa Montialdo avec un sourire. Ça tombe bien je suis de permanence pour la commémoration de Villaviciosa.

– Je tâcherai de m'en souvenir, répondit Slavris sur le même ton.

– Et le dernier qu'on a gardé pour la fin, reprit Howard, c'est l'adjudant-chef LeFaucon, notre sergent-major. S'il y en a un avec qui tu dois être bien, c'est lui : c'est simple, c'est l'homme le plus puissant

de la frégate, même le vieux en a peur.

– Cessez de dire des bêtises, mon lieutenant, interrompit à son tour l'adjutant-chef, il pourrait finir par vous croire.

Slavris salua cordialement le vieux sous-officier et dit à son tour :

– Merci de votre accueil. Je ne vous cache pas qu'au bataillon d'entraînement, on n'a pas arrêté de me casser les pieds en me disant que j'étais un parvenu de trop basse extraction pour être dans la Garde, alors ça commençait à me rendre un peu nerveux.

– Ha ça ! dit le chef de la S3 d'un air pensif. Puis il sourit. 80% des gars qui rejoignent les mousquetaires gris mentent sur leurs quartiers de noblesse, rit-il finalement. Les gars qui t'ont fait ces remarques sans doute les premiers. Ce n'est pas ton titre de noblesse qui les ennuie, c'est le fait que tu ne te sois pas senti obligé de mentir pour obtenir ce poste, qui les met en face de leur propre tricherie.

– Tout à fait vrai, confirma Howard. Non, Slavris, ne te fais pas de bile, ici, on se fout de ces choses là. Par contre, il y a trois règles impérieuses auxquelles il ne te sera jamais pardonné de déroger.

Slavris fronça les sourcils et écouta attentivement.

– La première, c'est que la mission est sacrée : on n'abandonne pas tant qu'on a pas tout tenté.

– Jusque là, rien de surprenant, acquiesça Slavris.

– La deuxième, pas d'esprit perso : une compagnie d'abordage est une petite famille, et personne ne survit sans l'aide des autres. Pas question

de laisser passer ses ambitions ou inimitiés personnelles en premier.

– OK, ça me va bien. J'ai parfois souffert de ce type d'attitudes au 35, et c'est très gonflant, surtout qu'à l'arrivée ça se solde avec des gars entre quatre planches.

Tout le monde hocha la tête en silence. La saine émulation, pourquoi pas, mais la rivalité, au combat, c'était une attitude meurtrière - et parfois suicidaire.

– La troisième règle : personne ne reste en arrière. On ramène toujours nos morts et nos blessés. On se fera massacrer pour éviter que l'un des nôtres, vivant ou mort, tombe aux mains de l'ennemi.

Slavris s'assombrit. C'était une règle très noble, mais applicable uniquement dans des unités de choc comme la Garde. Dans la régulière, Slavris avait connu des situations où les deux-tiers de son régiment avaient été balayés en une nuit : comment ramasser les morts et les blessés, dans de telles conditions ? La plupart du temps, on en était réduit à créer une misérable fosse commune où venaient s'entasser les cadavres et morceaux de cadavres des copains tués - et bien souvent des ennemis tués dans les mêmes combats.

– J'aurais bien aimé pouvoir appliquer cette règle au siège d'Orion, ou sur Mars, mais nos pertes étaient bien trop importantes pour se le permettre.

– Je sais, dit Howard. C'est bien pour ça que j'ai voulu t'en parler tout de suite. Chez nous, c'est une règle absolue, même si elle te paraîtra relever du romantisme mal placé.

Slavris n'eut pas le temps de répondre : la conversation fut brutalement interrompue par un appel dans les haut-parleurs de la compagnie.

– Annonce de service. Tous les chefs de section sont convoqués immédiatement dans le bureau du capitaine de Wihr.

Les cinq hommes plantèrent sur le comptoir leurs verres encore à moitié pleins et se dirigèrent à pas vifs vers le bureau de leur chef, sans même prendre le temps de poser la moindre question. Tout au plus avaient-ils échangés un regard entendu : une annonce pareille ne se faisait que s'il y avait une urgence avérée.

Quand ils entrèrent dans le bureau, le capitaine de Wihr les accueillit avec un visage fermé :

– Messieurs, nous ne participerons pas à la montre générale. Un satellite de surveillance dans le secteur de Sirius ne donne plus aucun signe de vie : nous sommes envoyés voir de quoi il retourne. Nous faisons le grand saut dans deux heures. Quinze jours de saut. Slavris ?

– Mon capitaine ?

– Cela vous laisse donc quinze jours pour préparer votre mission. C'est vous qui aborderez en premier.

Chapitre Deux

Vers l'inconnu

Le lieutenant-général Ragotsky faisait les cents pas sur la passerelle de commandement du Triomphant. Depuis les épaisses verrières blindées, il pouvait observer pratiquement toute la flotte de la légion des Mousquetaires Gris réunie autour de lui. Les quelques vaisseaux situés dans des angles morts pouvaient aussi être vus depuis les nombreux écrans de contrôle.

Mais pour le moment, un seul vaisseau, l'un des plus petits navires de guerre, captait son attention. C'était celui dont la massive silhouette à l'aspect désuet apparaissait sur le principal écran situé face aux officiers et opérateurs de la passerelle, la petite frégate Vendôme, qui achevait ses préparatifs, en s'éloignant petit à petit de la flotte rassemblée, pour sauter dans l'espace en direction de Sirius.

Ragotsky était un vieux soldat, issu d'une famille très ancienne, l'une des plus anciennes de la vieille aristocratie terrienne. Il avait été nommé lieutenant-général à la tête des Mousquetaires Gris après le siège d'Orion, à un âge déjà avancé. Il était un commandant en chef respecté et apprécié de ses hommes, pour ses états de service, son paternalisme

ne souffrant pourtant aucune entorse à la discipline, et ses talents avérés de tacticien et stratège.

Avant de commander la légion, il avait en effet été longtemps commandant en second du Maréchal Von Sydöw, chef de la flotte expéditionnaire en charge du siège d'Orion. Après la campagne, le roi Ludovic lui avait donné le choix entre le bâton de maréchal et le commandement de la deuxième légion, et le vieux soldat avait immédiatement refusé la promotion - après laquelle tant d'autres couraient - pour retourner chez les Mousquetaires Gris, où il avait servi depuis des décennies.

Ce jour-là, il regardait, pensif, le Vendôme, le cœur un peu serré. Comme tout les soldats de la garde royale, Ragotsky méprisait le danger, et plus encore la mort, qu'il avait défiée orgueilleusement aussi souvent. Homme d'une immense culture, fêru de lecture et passionné du temps d'avant, Ragotsky savait tout des origines très lointaines, multi-séculaires, de la Garde, à l'époque où elle portait sous le règne du roi Louis XIV le nom de Maison du Roi. Les Mousquetaires Gris existaient déjà alors, et, comme tous leurs frères d'armes de la Maison du Roi, faisaient preuve de la même morgue insolente face à la mort que leurs lointains héritiers, dans des batailles épouvantables telles que Steinkerque, Neerwinden ou Malplaquet. Bien souvent la maison du roi avait été conduite au combat par des princes d'un courage défiant l'entendement, comme le duc de Vendôme, sauveur de la bataille de Neerwinden, héros de Villaviciosa que fêtaient encore chaque année les

mousquetaires de la 2^e compagnie de la première cohorte.

Ce même Vendôme qui avait en effet donné son nom à la frégate qui s'apprêtait désormais à sauter, ce même Vendôme dont l'esprit familial avec la troupe, offensif et rusé avec l'ennemi, habitait encore les hommes du capitaine de Wihr.

S'il y avait bien une compagnie que l'on pouvait envoyer sur une mission aussi incertaine que celle qu'elle s'apprêtait à remplir, c'était indubitablement celle-là plus que toute autre.

Et pourtant, Ragotsky avait le cœur serré. Car s'il méprisait le danger et la mort, il n'y avait rien au monde qu'il détestât plus que d'y exposer ses hommes, surtout face à une menace dont on ignorait tout.

La porte principale de la passerelle de commandement s'ouvrit bruyamment, pour laisser le passage à officier général de grande taille au visage creusé et balaféré, et au regard d'un bleu vif perçant comme des obus perforants. Le brigadier qui venait d'entrer était considérablement plus jeune que son lieutenant-général. Lui aussi un officier d'élite, au courage exemplaire, il se caractérisait cependant par une farouche ambition, et un caractère intransigeant qui lui valait souvent des remontrances de son aîné, lequel, sans pourtant le lui dire, l'aimait tout de même suffisamment pour toujours le mettre en avant auprès du roi. Bien que se méfiant de son ambition, Ragotsky avait pleine confiance en le duc de Montmorency, et avait la conviction que ce serait lui qui lui succéderait, le temps venu, dans trente ou quarante ans si les hasards de la guerre ne précipitaient pas à nouveau les

promotions au sein de la garde, dont la tradition était ainsi faite que les officiers généraux mettaient un point d'honneur à s'exposer au milieu de leurs hommes au plus fort des combats.

– Ha, mon cousin, s'exclama Ragotsky en voyant entrer le général. Je regardais justement le Vendôme qui s'apprête à sauter.

– C'est pour assister au saut que vous m'avez convoqué, Monseigneur ? demanda Montmorency.

– Allons, sourit Ragotsky. Cessez un peu de me donner du monseigneur. Nous sommes duc tous deux, je vous le rappelle. Au pire pouvons-nous nous contenter de nos grades militaires.

Le plus jeune des deux officiers généraux haussa les épaules, sans rien répondre, puis se tourna vers l'écran de contrôle qui suivait les manœuvres de la frégate.

Elle s'était assez considérablement éloignée de la flotte à présent, et avait pris un cap perpendiculaire au Triomphant, pour s'engager dans le tunnel hyperluminique qui allait bientôt s'ouvrir. Lorsque les tunnels avaient été découverts, les terriens avaient dû fabriquer des portails spatio-stabilisés qui en ouvraient l'accès, mais à présent, la technologie avait suffisamment évolué pour s'en passer. Les navires de la flotte pouvaient sauter n'importe où, à conditions qu'ils fussent suffisamment près d'un tunnel.

– Ce silence soudain de la station de surveillance de Sirius ne me dit rien qui vaille, reprit Ragotsky à voix basse, en emmenant par le bras son cadet à l'écart des officiers de la passerelle, qui s'affairaient

calmement à la conduite de la flotte. Je pense qu'il faut que vous mettiez l'ensemble de la première Cohorte en alerte, avec toutes les frégates et le croiseur de commandement.

Montmorency le dévisagea avec stupéfaction. Cet ordre n'avait rien d'anodin. Déplacer une cohorte entière, quand on voyait les dégâts considérables qu'une frégate de la Garde montée d'une compagnie, était capable de produire, c'était comme mobiliser un corps d'armée entier de la régulière. L'inquiétude de Ragotsky gagna rapidement l'esprit de son cadet.

– Bien Monseigneur. Mais que craignez-vous, au juste ?

– Je ne sais pas, je n'ai pas de donnée objective hormis ce que nous savons déjà tous deux. Mais cette station de surveillance est puissante et bien équipée, or elle s'est tue en quelques minutes à peine, sans même envoyer le moindre message de détresse. Avec le temps d'envoi des messages, l'incident s'est produit il y a quinze jours. Il nous faudra quinze jours de mieux pour envoyer le Vendôme dans le secteur. Je me demande simplement ce qu'ils vont trouver sur place.

– Dans ce cas, Monseigneur, pourquoi ne pas envoyer plus de moyens d'emblée ? Si le Vendôme tombe sur du dur, il devra attendre lui aussi presque un mois pour recevoir les renforts de la Cohorte.

– Non, car je veux que le Vendôme nous envoie un point de situation par liaison astropathique aussitôt qu'il aura reconnu la zone. De là, nous déciderons si nous envoyons ou non nos renforts.

Montmorency siffla entre ses dents.

– Je croyais pourtant que les messages astropathiques étaient formellement interdits à cause des risque d'interception Xénos.

– Vous avez raison, mon cousin. Mais c'est à mes yeux un cas de force majeure. J'ai obtenu l'autorisation d'y recourir du maréchal-général en personne. De Wihr est un homme remarquable, et je sais qu'il remplira la mission. Mais je ne veux pas courir le risque de perdre une frégate et l'une des meilleures compagnies d'assaut de la légion inconsidérément.

– Très bien, Monseigneur. Mais dans ce cas, si je continue à naviguer au côté de la flotte, je vais m'éloigner des tunnels permettant de rallier Sirius.

– Je le sais bien. C'est pourquoi je vais sortir un ordre de dispersion en invoquant officiellement que la navigation de l'ensemble de la flotte vers la Terre est trop ostentatoire, et je donnerai des caps différents à toutes les cohortes. Le vôtre vous maintiendra à proximité des tunnels adéquats. Je veux que vos préparatifs se fassent dans la plus grande discrétion.

– Ce sera fait Monseigneur. Vous pouvez compter sur moi.

Ragotsky planta un regard sans expression dans celui de Montmorency.

– C'est bien pour cela que c'est à la première cohorte que je confie cette mission, mon ami.

Ragotsky se tourna vers l'officier de quart en reprenant aussitôt l'air enjoué de celui qui n'éprouve aucun souci particulier, autre que ceux

du commandement quotidien.

– Capitaine, veuillez m'ouvrir un canal de communication avec le Vendôme.

– Tout de suite, Monseigneur.

Ragotsky et Montmorency se déplacèrent sur la passerelle en direction de l'écran principal. L'image du Vendôme disparut, et fut remplacée par celle d'un poste de commandement de frégate, dont le siège de l'interlocuteur était vide.

– Vous êtes en ligne, Monseigneur. Le capitaine de Wihr va arriver.

En effet, l'officier qui commandait la compagnie était déjà en train de s'asseoir sur le siège, un peu surpris. Sa surprise s'agrandit encore quand il vit que son interlocuteur n'était autre que le commandant de la deuxième légion en personne. Un tel honneur était des plus inhabituels.

– Vous m'avez fait mander, Monseigneur ?

– Oui, mon ami, lui répondit le lieutenant-général sans se départir de son ton enjoué.

De Wihr aperçut alors le brigadier qui se trouvait à côté du commandant en chef et lui adressa un signe respectueux de la tête, auquel Montmorency, visiblement préoccupé, répondit sans un mot.

– Alors, capitaine, prêt pour le grand saut ?

– Oui, Monseigneur, tout est paré, nous nous apprêtons à ouvrir le